

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



JOURNAL HUMORISTIQUE

ABONNEMENT : UN AN, - 50 CENTIMS
SIX MOIS, 25 "

H. BERTHELOT, Rédacteur

BUREAUX : 516 RUE CRAIG
Près la Côte St-Lambert

LES TROIS MOUSTIQUAIRES

POUR RIRE

(Sujet à la censure du recorder.)

CHAPITRE I

DÉPART DE D'ARTAGNAN A MONTREAL

Le premier lundi du mois de décembre 1893, quelques minutes avant le passage du rapide de Québec à destination de Montréal, il régnait une animation extraordinaire dans le périmètre de la gare de Mascouche.

Les habitants de l'endroit s'étaient réunis au nombre d'une vingtaine, pour saluer le départ d'un jeune homme qui allait chercher fortune dans la métropole du Canada. Le père de notre héros, Evangéliste d'Artagnan venait de payer à l'hôtel une traite de 50 centins, à 5 centins le verre pour mouiller ses adieux.

D'Artagnan fils, affligé du nom baptistaire de De Sale, venait d'atteindre sa vingtième année. Tout le monde dans la paroisse de Mascouche s'accordait à dire que c'était un jeune homme des mieux doués et que l'avenir lui promettait une carrière des plus brillantes dans la grande ville. Dès son bas âge il avait fait preuve de talents remarquables servis par une intelligence hors ligne.

Son érudition était tellement précoce, qu'à l'âge de douze ans il pouvait lire couramment dans le *Devoir* et à treize ans on l'avait jugé assez sage et assez savant pour marcher pour sa première communion.

Le père d'Artagnan n'était pas riche, mais il jouissait de la considération de tous les naturels de sa localité. Bon an, mal an, sa terre était d'un rapport de \$100 à \$125.

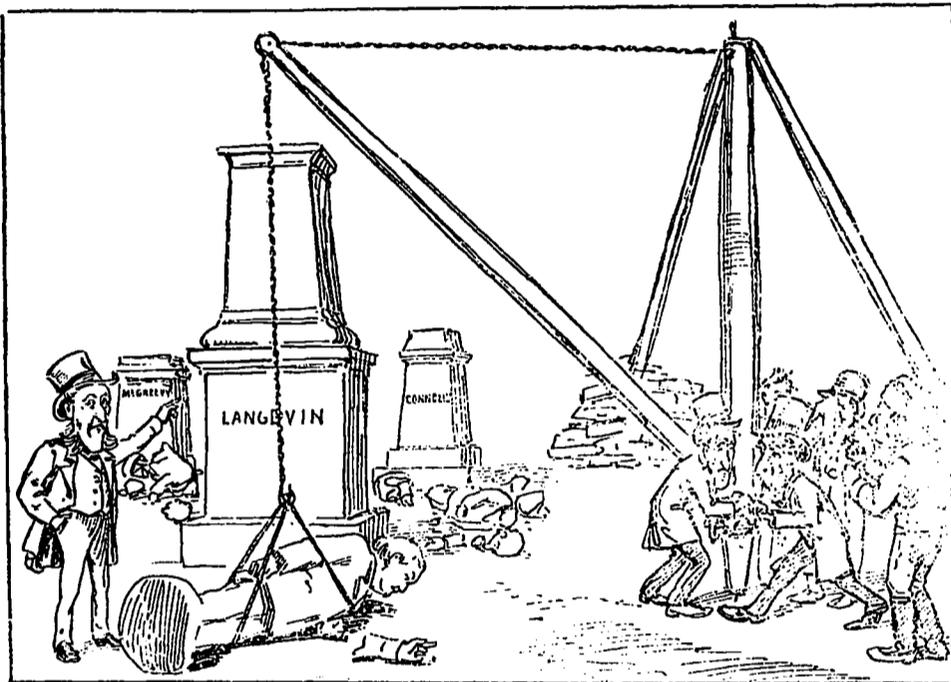
La ferme ne pouvant faire vivre sa nombreuse famille, il avait résolu que son fils aîné De Sale, irait gagner sa vie à Montréal.

Le bonhomme en présence de tous les membres de sa famille adressa à son fils le discours suivant :

"De Sale, mon garçon, tu vas courir ta chance à Montréal. Tu as un bel avenir devant toi. Je t'ai donné une lettre du curé te recommandant auprès de l'échevin Jeannotte, le président du comité de police.

Mon ambition serait de te voir devenir constable. Dieu, que je serais fier si un de ces jours j'allais au grand Montréal et si je te rencontrais dans la rue Notre-Dame. Tu porterais des boutons jaunes à ton capot, tu aurais ton bâton sous le bras et tout le monde te respecterait.

Ecoute, mon garçon, l'échevin Jeannotte n'est pas manchotte. Il conduit tous les membres de son comité par le bout du nez. S'il se met dans la coco l'idée de faire de toi un policeman, tu seras casé pour la vie. Sois honnête de ton corps, ne fréquente pas les mauvaises compagnies, ne t'amuse pas avec les franes-maçons. On dit que Montréal est pourri de ces mal va. Lis seulement les bons journaux. Le proverbe dit : Aide-toi et le ciel t'aidera. Lorsque tu seras devenu policeman tu pourras facilement grimper bien haut dans l'estime du chef. Après avoir fini ton quart un soir dans une couple de semaines tu présenteras un sergent un porte-



LES HOODLERS NE SERONT PAS RELEVÉS

LADÉBAUCHE (aux entrepreneurs qui essaient de relever Langevin).—Vous perdez votre temps, mes amis, à relever cette statue. Vous allez la casser en petits morceaux comme celles de ses deux amis.

monnaie avec une couple de piastres de dans et tu lui diras que tu l'as trouvé sur la rue. Le lendemain matin tu paieras un coup aux reporters de la *Presse* et du *Monde* et tu leur conteras la même histoire. Le soir ton nom paraîtra dans les journaux dans un rapport intitulé "trait d'honnêteté". Le surlendemain un de tes amis ira réclamer ton porte-monnaie à la station Centrale et on te le rendra avec l'argent.

A la première vacance dans la force tu pourras ensuite être promu au grade de sous-sergent. Tiens, prends cette bourse. Tu y trouveras \$1 25, cela t'aidera à payer ta pension pendant les premières semaines de ton séjour à Montréal. J'ai mis dans ton sac un rôle de tabac-quesnel. J'entends siffler le train. Adieu, mon garçon, tâche de bien représenter le comité de l'Assomption. L'Assomption a fourni des grands hommes à Montréal. Tu y feras ton chemin comme les Jeannotte, les Bourgouin, les Archambault, et les Lamarche.

All aboard, cria le conducteur et voilà notre héros en route pour Montréal avec un ticket de seconde classe.

(A suivre.)

COMMENT ON EXPRIME QU'UN HOMME EST POCHARD

- Un monsieur distingué dit : Il est ivre.
- Une dame comme il faut : Il a trop bu.
- Un médecin : Il n'est pas dans son état normal.
- Une jeune fille : Il est ému.
- Un bedouin : Il est dans les vignes du Seigneur.
- Une ouvrière en confections : Quelle culotte.
- Un astronome : Il est dans les nuages.
- Une bourgeoise : Il est pris de vin.
- Un étudiant : Il a fait la fête.

- Un artilleur : Il a le canon chargé.
- Un fantassin : Il a son pompon.
- Un chasseur à cheval : Il a son plumet.
- Un chasseur à pied : Il a son coup de feu.
- Un fabricant de chandelles : Il est émêché.
- Un épicier : Il en a plein le cornet.
- Un musicien : Il a joué la valse des chopines.
- Un jardinier : Il a arrosé son parterre.
- Un maçon : A lui les murs.
- Un géographe : La terre tourne.
- Un philosophe : Il noie son chagrin.
- Un éclusier : Le canal est plein.
- Un cafetier : Il n'a pas sucé de la glace.
- Un confiseur : Quelle pistache.
- Un liquoriste : Il a siroté.
- Le conducteur d'omnibus : Il est complet.
- La portière : C'est un poivrot.
- Un lampiste : Y a de l'huile dans la lampe.
- Un peintre : Il est gris.
- Une vieille demoiselle : Il est saoul comme un Polonais.
- Un bon vieux : Il a boissonné.
- Un restaurateur : Il est poussé en nourriture.
- La bonne : Il est givé.
- Un maquignon : Il est blessé au garrot.
- Une nourrice : Il n'a pas bu à ma bouteille.
- Un chapelier : Il est casquette.
- L'employé d'octroi : Encore un qui devait payer les droits.
- Un monsieur sérieux : Il a perdu son centre de gravité.
- Un employé de chemin de fer : Il a dérailé.
- Gavroche : En v'là un qu'a sifflé.
- Un mécanicien : Il est blindé.
- Un matelot : Y a du roulis.
- Un canotier : Ça chavire.
- Un paveur : Il a fait du brouillard, le pavé est gras.
- Une bonne femme : Il est bu, quoi.
- Un menuisier : Mon vieux, t'es rabotté.
- Un Méridional : Quel coup de soleil.
- Un vitrier : Son carreau est brouillé.
- Un teinturier : Il est bleu.
- Un voyou : Il est rien paf.
- Un gymnaste : Il est raide.
- Un charcutier : Il est plein comme un boudin.

- Un boulanger : Il est à chauffer le four.
- Une lingère : Il festonne.
- Un journaliste : Il a fêté la dive bouteille.
- Une ouvrière : Il gèle.
- A la campagne : Il a des bottes.
- Un vidangeur : Le tonneau est plein.
- Un dessinateur : Il décrit des arabesques.
- Un pompier : Il a trop pompé.
- Un anarchiste : Il a chargé sa bombe.
- Un professeur : Il a sacrifié à Bacchus.
- Un collègue : Il est pion.
- Un typographe : Il a la barbe.
- Le débitant : Quelle cuite.
- Un ami : Il est un peu brindezingue.
- La femme : Te v'là encore, sale ivrogne.
- Un autre ivrogne : C'est un frère.
- Nous laissons à nos lecteurs le soin de compléter cette nomenclature.

LES MAITRES D'AUJOURD'HUI

- Il y a des maîtres qui ne méritent vraiment pas d'avoir des domestiques. Exemple
- Une bonne se présente dans une maison et la conversation s'engage :
- Vous vous appelez ? lui dit madame.
- Je m'appelle Françoise.
- Ce nom-là me déplaît — je vous appellerais Marie.
- Comme il plaira à madame.
- Eh bien ! Marie, êtes-vous bonne cuisinière ?
- Je ne cuisine pas trop mal.
- Savez-vous bien coudre ?
- Assez bien, madame.
- Je pense que vous savez aussi bien blanchir et bien repasser ?
- Certinement, madame. Je ne sais tuyauteur, par exemple. Mais il y a des chinos à tuyauteur j'en achèterai une.
- Ah ! c'est ennuyeux !... Il faudra prendre. Mais si vous avez une machine.
- J'apprendrai, madame, à la faire fonctionner.
- Je n'ai pas besoin de vous demander vous savez frotter et récuser la vaisselle.
- C'est là de la besogne ordinaire, madame.
- Dites-moi, mon enfant, avez-vous des rentes à Paris ?
- Non, madame.
- Ah ! j'en suis bien aise, car je dois vous prévenir que je n'accorde pas de sortie.
- Pas de sortie, c'est dur ! Enfin...
- Je dois vous dire aussi que je n'aime qu'on cause avec le concierge.
- Je ne lui dirai jamais un mot, madame.
- Ah ! il faut que je vous prévienne trois ou quatre fois par semaine je vais soirée et qu'il faut m'attendre !
- A quelle heure madame rentre-t-elle ?
- Cela ne vous regarde pas. Vous devez m'attendre.
- J'attendrai que madame soit rentrée pour aller me coucher.
- Je désire aussi que vous soyez toujours levée à 6 heures du matin.
- Bien, madame.
- Je crois que vous pourrez faire affaire. Parlons de vos gages. On a dû dire que je ne donnais pas plus de 5 francs par mois. C'est un prix que je ne pas dépasser. Montrez-moi vos certificats.
- C'est bien inutile, madame. Si je votre affaire, vous ne faites pas la mienne. J'ai toujours servi des maîtres exigeants madame, je le vois bien, me gênerait...

Petite scène de ménage croquée sur la femme à tour de bras, et cela dure depuis demi-heure.

—A la fin, la pauvre martyre proteste :

—Voyons, mon bon chéri, repose-toi un peu : tu vas te fatiguer !

AUX AGENTS

LE CANARD est vendu aux agents et marchands de journaux à raison de huit centins la douzaine. Les numéros non-vendus ne seront pas repris. Les commandes devront être adressées au No 516 rue Craig. Les timbres-poste seront reçus pour des montants au-dessous d'un dollar.

L'ABONNEMENT

L'abonnement au CANARD est de 50 cts par année, 25 cts pour six mois, strictement payable d'avance. Les timbres de poste sont reçus en paiement.

LE CANARD

MONTRÉAL, 9 DÉCEMBRE 1893.

LETTRES DE LADÉBAUCHE

Victoire lui parle quelques minutes

Entrevue avec Louise Michel

La question St Supplice à Rome et autres questions sérieuses

Londres, 7 Déc. 1893.

Mon cher CANARD,

Je ne me suis pas endormi sur le rôti et j'ai fait toute la diligence possible pour t'obtenir les renseignements que tu voulais avoir sur ce qui se passait dans les vieux pays. En débarquant à Liverpool j'ai pris le premier train du Midland et je suis arrivé à Londres à la station Victoria. Rendu à ma pension près du grand Pont j'ai été étonné d'apprendre qu'une dépêche importante m'attendait. Cette dépêche m'était envoyée par la bourgeoise qui avait appris par le télégraphe mon départ de Liverpool. Voici ce qu'il y avait dessus :

Mon cher Ladébauche. Appris ton arrivée. Pas bien portante. Sais que vas à Rome. Voudrais te voir au plus coupant. Affaire très pressée. Prends cab à l'heure. Me charge de la dépense. Signé, VICTOIRE.

Après avoir mangé un peu d'échigné de porc-frais et bu une grosse de thé je me suis barbouillé la figure en un tour de bras, j'ai fermé mon bougon et j'ai embarqué dans un fiacre. J'ai promis la diable au charrotier s'il fallait aller son cheval sur un train de 240. L'idée d'avoir un coup l'a émuillonné tellement qu'il a failli faire crever sa bête pour arriver en bon temps.

Chez Victoire les gens de la cour m'attendent, la grande porte était ouverte, et on me fit entrer dans une espèce de petit salon côté de la laundry. Jo t'assure que la fille cuisinière et les autres domestiques m'étaient contents une croute de me revoir après une si longue absence.

Au bout de quelques minutes on me dit d'entrer dans un autre appartement où la bourgeoise m'attendait dans un gros fauteuil. Elle avait trois orillers dans le dos et ses jambes étaient enveloppées dans des couvertures de laines bien épaisses. La bonne ne paraissait très changée, elle était bien chétive que je l'ai vue la dernière fois.

Après m'avoir fait asseoir elle m'a dit : Mon cher Ladébauche, j'avais bien hâte de te voir. Attends sur toi seul que je compte pour avoir un autre vrai de ce qui se passe dans mes ateliers du Canada. On me dit que Mercier a été bousillé par Angers, et qu'une nouvelle grève est entrée dans le chantier de Québec. Taillon. On n'était pas satisfait de mon travail et on fait plusieurs petits bancs qui vous ont coté les yeux de la tête. On m'a parlé de choses effrayantes sur les commerçants. Mercier serait allé dans les Etats et aurait parlé de moi pendant tout l'été dernier. Il voudrait que tous les chantiers canadiens seraient pendants de moi. T'as qu'à voir. Mes chers enfants ! si vous ne m'aviez pas où

prendriez vous l'argent pour payer vos gens ? N'est-ce pas moi qui fait vendre tout votre bois ? ça ce n'est rien, j'ai vu par les gazettes qu'on avait voulu faire sauter le monument de Nelson avec de la dynamite. Sainte bénite ! c'est y possible ! La prochaine fois j'entendrai dire qu'on a essayé de dégringoler ma statue sur la place Victoria.

—Oh, pour ça non, dévirez là, madame, dis je en l'interrompant. Jamais de la vie. Les Canadiens vous aiment trop pour songer à vous faire un mauvais coup. Ils savent tous que vous êtes pour eux une trop bonne bourgeoise pour songer à nous faire des misères. Quant à l'affaire de la colonne Nelson, faites en pas de cas, s'il vous plaît. Ce sont des écoliers qui ont fait un coup d'étourderie. Quand même ils auraient fait partir leur cartouche de dynamite, elle aurait fait pataque. Elle aurait tout au plus écharogné le pied de la colonne. Les Anglais eux-mêmes ici rient de l'affaire. Je vous en prie ne vous faites pas de bile à ce sujet.

—Et que dis-tu de mes chantiers :

—Dame, dans la boutique de Bytown il y a un nouveau Johnny. Il ne vaut pas le premier. Il y a Laurier, qui commande une grosse gang qui va lui faire joliment de la misère. Les canayens de Bytown sont en train de se donner des coups de torchon à propos des Ecoles dans le Manitoba. Les catholiques de là-bas se prétendent magannés et ils veulent que Johnny qui appartient à la bonne religion leur rende justice. L'affaire est dans les cours et je crois qu'elle finira par vous être soumise pour être réglée définitivement.

—Comme ça il n'y a pas de crainte à avoir d'une insurrection parmi les canadiens ?

—Pas la miette, madame. Les canayens sont toujours comme des moutons, tranquilles comme Baptiste.

—Bon, mon ami, ces nouvelles-là me ravissent. Sais-tu que j'ai failli faire une maladie sérieuse en apprenant l'attentat contre Nelson. Lorsque j'ai lu la dépêche privée de mon foreman en chef Aberdeen, j'ai eu comme une espèce de fluxion, j'avais une grosse fièvre et le cœur comme dans de l'huile. Ma pauvre tête était tellement enflée que je ne pouvais plus mettre ma couronne de tous les jours. Tiens, regarde-la, elle est accrochée au pied de ma couchette. J'ai été la doublure autour du cercle et elle est encore trop étroite. Je vais être obligée de faire la dépense d'en acheter une autre, un point et demi plus large. Je sens maintenant le besoin de prendre un peu de repos. Au revoir, mon ami. Lorsque tu reviendras de Rome, tu t'arrêteras par ici en passant. J'aurai quelques recommandations à te donner pour mes foreman. Au revoir.

La bonne dame me sera alors la main affectueusement et je me rendis à la cuisine pour tirer une bonne touche avec ces gens de cour. Je n'étais pas pressé de retourner à Londres parce qu'il faisait un temps du sorcier, c'était de la pluie, du vent, de la breume et tout le tremblement de la mauvaise saison dans les vieux pays.

De retour à Londres une heure plus tard on me dit à ma pension qu'une dame d'un certain âge m'attendait dans le salon pour me parler d'un affaire importante. Devinez qui c'était.

C'était une Française nommée Louise Michel.

Elle me présenta sa carte et je l'invitai à s'asseoir.

Elle me dit comme ça :

Un grand voyageur comme vous, vous avez dû entendre parler de moi, la célèbre Louise Michel.

Lorsque j'ai appris que l'on commençait à se servir de dynamite à Montréal, j'ai cru que cette ville était mûre pour l'anarchisme. J'ai déjà dit à un reporter de Londres, que l'attentat sur la Colonne Nelson était de la bouillie pour les chats, qu'il n'y avait pas l'ombre d'un principe anarchiste chez les jeunes conspirateurs.

Ce que je veux savoir de vous, M. Ladébauche, si le sol canadien est dans des condi-

tions propices pour recevoir la semence des grandes idées révolutionnaires.

—On discute beaucoup la question ouvrière à Montréal, ai-je répondu à la vieille demoiselle. Un peu trop parfois et ça devient ennuyeux pour le commun des martyrs. Il y a bien quelques cerveaux brûlés qui essaient de lancer ici des doctrines de l'école socialiste et qui, si on leur permettait, professeraient un commencement d'anarchisme. Mais ceux-là, le bon ouvrier ne les écoute pas. Le canadien deviendra socialiste tant que vous voudrez, mais il restera chrétien. Pour cette raison, mademoiselle, l'anarchisme au Canada, est un pétard qui sera toujours sûr de faire long feu.

—Ah, oui da, oui, Monsieur Ladébauche ! Vous savez sans doute que je suis pour l'émancipation de la femme. Pensez-vous que j'aurais du succès parmi les Canadiennes, si j'allais à Montréal leur prêcher ma nouvelle doctrine.

—Si vous veniez à Montréal, vous seriez flambée comme la poule à Simon. Les Canadiennes sont assez émancipées pour nous. Elles ont maintenant le droit de voter aux élections. Dans nos ménages il y en a beaucoup trop qui portent la culotte.

Les vieilles filles où celles qui ont la perspective de le devenir sont déjà organisées en une espèce d'assurance ou de prévoyance avec un bureau sur la rue St-Jacques. Ne me parlez plus d'émancipation pour les femmes au Canada.

Ici je fis venir la conversation à une fin abrupte. Il fallait refaire mes paquets et partir pour Rome. Je n'avais plus que dix minutes pour prendre le train de Douvres.

**

Rome, 8 Déc. 1893.

Me voilà rendu de nouveau à Rome. Je me reconnais toujours dans la grande ville. Je retrouve mon ancienne connaissance le bedeau de la paroisse. Il me pilote dans les corridors du Vatican et je finis par entrer dans le bureau du secrétaire du collège des cardinaux qui me reçoit toujours chouettelement chaque fois que je visite Rome. Entre nous soit dit que c'est un monsieur très bien posté sur les affaires religieuses du Canada et qu'il n'est pas du tout cachottier sur ces sujets. J'ai pu de temps pour maller ma lettre et j'arrive immédiatement à la première conversation que j'ai eue avec lui.

—Bonjour, M. Ladébauche, quel bon vent vous amène ?

—LE CANARD m'a chargé d'une mission à Rome. Il voudrait savoir ce que vous pensez de l'affaire de Saint Supplice.

—Voyons, j'ignore encore le premier mot de cette histoire. Conte-moi ça en peu de mots.

—Depuis plusieurs semaines le Canada-Review et La Patrie essaient de mettre les pieds dans les plats du séminaire. On dirait qu'ils veulent tout casser. Si vous saviez à quel point c'est rendu à Montréal. Le Canada-Review a poursuivi son évêque en dommages. Il traîne monseigneur devant la cour. Monseigneur s'y rend, donne son témoignage devant le juge. Et puis Monseigneur, après avoir été interrogé comme n'importe quel témoin, se retire de la Cour sans demander d'être taxé. Il a été trop bon dans cette affaire. A sa place je me serais fait taxer une butte. A la fin des fins notre évêque gagnera ici et en Angleterre. Les autres pour se venger viendront vous bâdrer à Rome. Ils essaieront de vous enseigner une nouvelle manière d'interpréter les dogmes de l'église. Faites attention à ce monde-là ; ça doute de rien. Vous les aurez sur les bras un de ces quatre matins.

—Vous ne dites pas ça. Les Canadiens vont encore nous faire des misères, moi qui pensais que toutes ces querelles étaient si bien finies.

—C'est pas tout. Voilà la question des universités qui revient sur le tapis. On dit que le torchon grille dans l'université Laval. Une partie des professeurs soutenus par les castors prétendent que leur nouvelle bâtisse sur la rue St-Denis n'est pas assez swell et que leurs gages ne sont pas assez forts.

—Mais, mon cher Ladébauche, vous m'é-

pouvantez. Je suis d'avis qu'il faudra commencer par mettre tout ce monde-là à l'ordre sans perte de temps. Je vous remercie pour vos informations. La semaine prochaine vous retournerez à Montréal avec un document latin que je vais vous préparer. Je le mets en latin afin que toutes les petites gens n'aient pas le nez enfariné de nos affaires. Vous le traduirez pour les lecteurs du CANARD seulement parce que ce sont tous des citoyens intelligents.

Ici le secrétaire me donne un bon shake hand et me dit au revoir.

Signé, LADÉBAUCHE.

JEUX DE SOCIÉTÉ

Il y a du raffinement partout, aujourd'hui, même dans les rébus. Les bons vieux rébus d'autrefois sont tout à fait démodés et remplacés par d'autres dits libres, dont voici quelques spécimens :

La scène se passe dans un salon bourgeois. Un amateur écrit un IL immensément long suivi du mot *raca* dix fois répété et esquissé ensuite un pot avec cette étiquette : *Rillettes de Burgos*.

Personne ne comprend. L'auteur traduit : —Il grand, dix *raca*, *rillettes espagnoles*. Soit :

Il grandira, car il est Espagnol.

Immédiatement un autre de renchéris. Sur un côté d'une grande feuille de papier, un chien et rien après.

—Vous ne devinez pas, il est pourtant d'une invraisemblable facilité : *Toulou, rien*.

Celui qui vient ensuite trace au milieu d'une page blanche l'article LE, et pose discrètement un G sur un angle du papier. Il promène autour de lui un regard ironique. De tous les yeux jaillissent des points d'interrogation. Sphinx daigne interpréter son œuvre en ces termes :

"G relégué dans un coin le roi Pepin, sans air, sans eau, sans lit, sans pain, et privé du peu qui lui reste".

Ahurissement général ! Tout le monde a bien compris : G relégué dans un coin ; mais la suite ?

Le Sphinx écrit : "*Le roi Pepin*" et dit : Le roi Pepin sans air, j'efface l'r de roi, sans eau, j'efface l'o, sans lit, j'efface l'i sans pain, j'efface pin, et privé du peu qui lui reste, j'efface Pe. Et vous ne retrouvez que mes premières indications : LE et le G dans son coin.—Cela ne fait-il pas dresser les cheveux ?

—Extrait du discours d'un candidat ayant beaucoup d'employés postaux parmi ses électeurs :

...Oui, citoyen, nous devons aussi nous occuper de l'amélioration du sort des employés des postes, de ces modestes et fidèles serviteurs pour lesquels la journée commence dès le matin et ne finit que le soir !

Retenu par la présence d'une amie, Henri IV avait fait défendre sa porte. Sully, ne pouvant entrer se mit au guet. Un peu plus tard, le roi le fit appeler et lui dit qu'il avait eu la fièvre.

—Elle vous a quitté ?

—Oui.

—En effet je viens de la voir passer en soie verte.

Le mari répand de la soupe sur la table. La femme dit :

—Il nous faudrait un chien pour lécher cela.

L'instant d'après, la femme renverse le pot au lait :

—Nous aurions besoin d'un chat, observe le mari.

—Qu'a-t-elle, cette dame ?

—Elle se trouve mal.

—Sapristi ! elle se rend justice.

DÉFINITION DE L'AMOUR

On s'enlace,
Puis un jour,
On s'en lasse :
C'est l'amour.

LA VIE

On sort, on crie,
Et c'est la vie ;
On crie, on sort,
Et c'est la mort.

PORTRAIT D'UN LOUCHEUX

Ici je reconnais sans peine
Dompiere au regard incertain.
On lit au bas *Ille-et-Vilaine* ;
On pourrait lire : *il est vilain*.

TRIBUNE LIBRE

Montréal, 28 novembre, 1893.

Monsieur le Rédacteur,

Vous promettez un an d'abonnement à ceux qui trouveront la solution du rebus inséré dans les colonnes de votre intéressant journal daté du 25 novembre. Pleins d'admiration pour le noble but que vous poursuivez avec un acharnement indomptable, — le déploiement de l'intelligence incommensurable et gigantesque de la race canadienne-française, insurgée contre la colonne Nelson, — nous nous faisons un devoir, en vous donnant la solution demandée: "Pierre qui roule n'amasse pas mousse", de vous encourager dans votre vaillante entreprise. Votre nom, monsieur le Rédacteur, sera placé à côté de tous les grands bienfaiteurs de l'humanité: le baron Hirsch, fondateur de l'Institut des Juifs; J. M. Fortier, fondateur de l'Opéra Français; Gasnier, de la "Prévoyance", Clément et Pagneulo, directeurs de l'importante institution protectrice des femmes et des animaux; le Père Murphy, patron admirable de la société de tempérance; Mann, le roi des vidangeurs; Louis Beaubien, roi incontestable et incontesté des percherons pur sang. Galipeau, protecteur du robinet des veuves; la mère Rohland, bienfaitrice de tous les gosiers asséchés et des bourses vides; J. C. Robillard, l'ennemi naturel de toutes les têtes frisées; Forget, le rival heureux de Musin, contenant plus d'électricité dans le bout de son archet que son homonyme, le président de la compagnie des petits chars, dans le bout de son manche de ligne; Filiatrault, le grand martyr; tous les explorateurs du pôle arctique; Franklin; Napoléon; P'tit Canne à la Tire; Bazin, le président illuminé du cercle Ville-Marie; Chiniqy, dispensateur des grâces inconnues, et avocat de la sainte tempérance; Foisy Frères, 70 St-Laurent; People's Jimmy; le cheval de Plourde, et patati, patata, and the last but not the least, mademoiselle Gryce. "L'abrégé rougissant des merveilles des cieux du Parc Sohmer."

Puissiez-vous marcher d'une marche triomphale sur les brisées de ces phares lumineux qui éclairent le monde, de leur faste et de leur gloire. C'est la grâce que nous vous souhaitons, nous, nobles rejetons de cette race de preux, dont vous êtes un des plus beaux flurons.

Nous, les habitants de la Pointe-au-Père, sous l'influence du mal de mère, attendons avec anxiété la manne promise aux enfants de Nanane: *Un an d'abonnement GRATIS.*
1717 Notre-Dame, Cercle Ville-Marie.

UN MOT SUR LE CANARD

Le canard a une assez mauvaise réputation; on l'accuse volontiers de faire fi de la vérité, et nourrir un amour désordonné pour les coings, coings dis-je, sous prétexte d'adoucir le timbre de sa voix. D'aucuns vont jusqu'à lui reprocher de marcher de travers, comme si la justice elle-même n'était pas boiteuse. Et d'ailleurs s'il n'en était autrement, où serait pour lui l'utilité d'une canne? Le canard n'est pas un dandy, il n'a pas de prétention exagérée; simple dans ses goûts comme dans ses manières, il s'accommode de tout ou à tout: voire même aux carottes de son maître, aux poids de l'existence, ...aux navets, et c'est là qu'il succombera à la fin tout comme nous; la seule différence est que pour lui c'est un plat et pour nous un champ. Qui est le mieux servi de lui ou de nous? Grave question que je vous laisse à méditer.

En tout cas, cette communauté de destin devrait nous bien disposer en sa faveur, et rabattre notre orgueil mal placé.

Certes le canard a du bon, et se rapproche sur plus d'un point de notre humanité si prétentieuse.

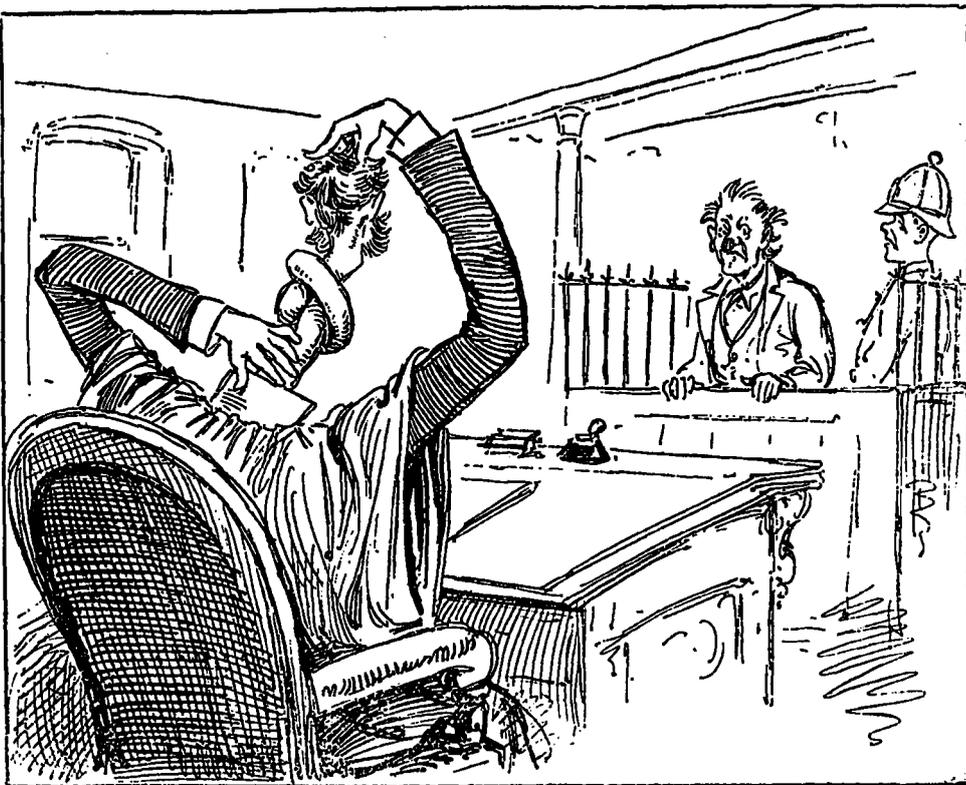
Pour barboter, il n'a pas son pareil, même parmi les politiciens les plus experts dans l'art de pêcher en eau trouble, et ses plongeurs n'ont pu trouver jusqu'à présent que de pâles imitateurs. L'eau est son élément favori, ce qui lui constitue une supériorité incontestable sur une partie notable des pauvres descendants de Noé, et lui donne des titres à la bienveillance des sociétés de tempérance, assez nombreuses heureusement. Fort de leur appui ou tout au moins de leur sympathie, le canard n'a plus rien à craindre jusqu'à la rôtissoire finale.

Mais à quoi bon s'attrister d'avance sur un dénouement fatal? Le canard n'a à compter qu'avec cette vie et, ma foi, il est bien juste qu'il en profite pendant qu'il la tient.

Assurément le canard ne peut être qu'un gai luron, franc de caractère et pas du tout sauvage, comme tentent de nous le faire accroire ses ennemis les plus acharnés, les cuisiniers.

Vous faut-il des preuves que de telles allégations sont mensongères?

Il n'y a pas longtemps de cela, j'étais attaché, dans un hôtel, devant un malheureux



A LA CORRECTIONNELLE

LE PRÉSIDENT.—Prévenu, je vais vous faire grâce cette fois. Si jamais vous revenez ici, je vous donnerai six mois de prison. Tenez, pour me rappeler que vous avez paru déjà devant moi, je me fais un nœud dans le col.

canard aux navets. Un délicieux fumet s'exhalait du plat et me chatouillait les narines.

—Marguerite, fais-je tout à coup à la servante, — elle s'appelait Marguerite, — êtes-vous bien sûre, au moins, que ce soit un canard sauvage?

—Sauvage, certainement, monsieur, on ne peut pas l'être davantage. J'ai dû le poursuivre durant une demi-heure dans la basse-cour avant de pouvoir l'attraper.

TRIBOULET.

LE BAISER AU THÉÂTRE

Plusieurs journaux du Nouveau-Monde se sont livrés récemment à une très vive polémique à propos de la palpitante question que voici: "Les baisers que les acteurs et actrices échangent au théâtre leur procurent-ils ou non une sensation agréable?"

Un sujet si délicat n'a pu être, évidemment, soulevé que par quelque reporter amoureux d'une Juliette trop étroitement enlacée par son Roméo.

Certes, si les baisers ainsi donnés procurent un certain plaisir, le cas est grave, et le journaliste yankee, poussant avec une logique toute cartésienne ses raisonnements jusqu'au bout, avait le droit d'être effrayé. Pour trancher la question, on a fait appel aux artistes eux-mêmes, à leur expérience personnelle.

Un grand nombre de moralistes se sont demandé, en effet, si une affection véritable pouvait naître entre deux artistes interprétant un duo d'amour sur la scène. Autrement dit, ce qui n'est d'abord que l'effet d'un jeu longtemps étudié, peut-il passer de temps à autre dans le domaine de la réalité?

Voici plusieurs réponses d'artistes distingués, qui prouvent qu'en général bien des obstacles s'opposent à l'éclosion de pareils sentiments.

Les spectateurs ne pensent pas assez, vraisemblablement, que ce qui frappe leurs regards et leur imagination, le soir, à la lueur de la rampe, n'est qu'une pure illusion. Le Don Juan qui paraît avec les cheveux bouclés, le corps bien fait, de belles moustaches cirées, des habits resplendissants et une jambe fine et cambrée, est le plus souvent un acteur sur le retour ayant déjà la patte d'oie grimaçant sur la figure, des cheveux empruntés, les cils et sourcils peints et recouverts de cosmétique.

L'actrice, ordinairement plus jeune, est mieux partagée que son partenaire; mais que de dégoût et d'aversion ne doit-elle pas éprouver lorsqu'elle voit ce visage ridé, ces lèvres flétries et ce nez rouge effleurant ses joues roses!

On aura donc raison, la plupart du temps, de trancher par la négative la fameuse discussion du baiser "théâtral". Il est toujours forcé, toujours de circonstance, et donné seulement pour la forme, ce qui ne mène guère loin dans les sentiers fleuris des intrigues amoureuses. En général, les artistes de talent s'identifient tellement avec le personnage qu'ils représentent, qu'au milieu de la fiction où ils vivent ils perdent tout sentiment de la réalité et ne se rendent plus exactement

compte de la situation véritable de la personne avec laquelle ils se trouvent en contact.

Une actrice de grand talent a dit avec beaucoup de raison: "Je ne me préoccupe pas plus des baisers que je reçois que du tabouret sur lequel je repose mes pieds." Tout entier aux péripéties de la comédie ou du drame, l'artiste, même le voulût il, n'aurait pas le loisir de s'abandonner à ses impressions personnelles.

Mais l'un des arguments que l'on mettra certainement le moins en doute, s'il n'est des plus concluants, c'est que les artistes en général ne sont pas unis entre eux par des liens bien fraternels. Au théâtre, plus que partout ailleurs, il y a une jalousie de métier poussée jusqu'au dernier degré. Il n'est pas de taquineries, de méchancetés, qu'on ne se fasse derrière les coulisses, et ce ne serait pas exagérer si l'on affirmait que la plupart des acteurs aimeraient mieux se mordre que s'embrasser.

Parfois, aussi, la jeune actrice, mise au courant de ce qui se passe, affecte une certaine indifférence pour ceux qui lui donnent la réplique. Recherchée au dehors, applaudie de ses nombreux admirateurs, elle se laisse entraîner par les influences extérieures et porte ses regards et son cœur bien au delà de l'artiste dont elle aperçoit les traits grossis et défigurés. Il faut voir avec quelle autorité elle défend au jeune premier de l'embrasser. Il peut jeter un regard de convoitise sur ses blanches épaules, approcher ses lèvres de son cou; mais qu'il se garde d'aller plus loin! Laissons, à ce sujet, la parole à une charmante ingénue.

"Il y a des baisers, dit-elle, qui sont loin d'avoir des charmes pour nous. Que les spectateurs se détrompent, s'ils croient que nous en éprouvons du plaisir! Je dois pourtant faire ici ma confession. Lorsque, pour la première fois, j'appris que je recevrais un baiser sur la scène, je ne cache pas que j'éprouvai un certain contentement. Malheureusement, je fus vite désabusée. Quand la tête du jeune premier, tout enfariné et bariolée comme ces polichinelles que l'on vend aux enfants, s'approcha de mes lèvres, j'éprouvai un sentiment de dégoût et d'horreur. Je me rappelle qu'à cet instant, je devais m'échapper de ses étreintes et lui dire avec colère: "Gardez vos baisers pour celles qui savent les apprécier!"

"Je débitai cette phrase avec tant de sincérité que je fis une véritable impression sur l'assistance.

"Je ne crois donc pas, en somme, que parmi nous il y en ait une seule qui recherche les baisers au théâtre. Pour ma part, je ne condamnerais pas ma plus mortelle ennemie à un pareil supplice."

Ces diverses appréciations suffisent, selon nous, pour trancher définitivement la question.

Les bizarreries de la langue française: nous lisons dans un livre d'économie politique:

"Toutes les maisons de santé sont des maisons de maladie. Toutes les maisons d'enfants-trouvés sont des maisons d'enfants perdus."



Les savants se demandent: pourquoi la terre est sortie de sa torpeur ordinaire et s'est mise à frémir, lundi avant dernier. Notre modestie naturelle ne nous empêche pas de répondre catégoriquement: le sol national a tremblé de joie à l'apparition du CANARD. Nous aurions pu le dire auparavant, mais vieux moutard que j'aurais...



Monsieur Percival St. Georges, ingénieur en chef de la cité, a sorti son latin: à la compagnie de téléphone qui lui demandait la permission de défigurer les rues de la ville, il a répondu: *Non potest.*



Le maire Desjardins n'a pas encore trouvé le pot aux roses dans le job des incinérateurs, mais il brûle, car l'enquête est commencée et le torchon sent déjà le grillé.

Service de l'agence Havas (de nuit).
Coteau St-Louis, 5 Déc. 1893.—Monsieur LE CANARD. Votre caricature de la semaine dernière est en retard. Il y a belle lurette que tous nos cochons ont été achetés par la ville. Landry, maire.



La femme de M. N., un des collaborateurs les plus zélés de *La Canada-Review*, lui disait ces jours derniers: Mon cher mari, regarde moi bien dans ce monde, car il n'est pas probable que tu me revoies dans l'autre.



Notre liste d'abonnements a été étendue par M. Orlon Goyette, de St. Constant, ancien député de Laprairie. Ils s'est inscrit pour deux abonnements qu'il a payés sur le champ. Bravo!

Chose étonnante.
BAPTISTE.—Dis-donc, Luc, je vois dans le journal que Cornélius a été amené à la barre de la chambre.

LUC.—C'est pas la première fois. Il n'a pas dû se faire prier.

BAPTISTE.—Je sais bien, mais le drôle de l'affaire, c'est qu'une fois rendu là, il a dit "non" tout le temps.



Dernière séance du comité des finances.
HURTEAU.—Au revoir mes amis. Je va au Caire.

CLENNING.—I dont care.
VILLENEUVE.—Si tu t'absentes, je veux être ton vicar.

BEAUSOLEIL.—M. le président, vous laissez nos finances dans un état précaire.

HURTEAU.—Mon comité n'a fait que les dépenses que la ville requiert.

J. PERRAULT.—Quoiqu'en dise M. Beausoleil, notre comité est toujours d'équerre.

SAVIGNAC.—Notre président est comme les cochers de nuit: il roule au Caire.

Dernière heure (par téléphone).
BEAUBIEN.—Mon cher Hurteau, n'oubliez pas, pendant votre voyage, de m'acheter des mâles en Caire.

Note de la rédaction. Le dernier n'est pas millionnaire, mais son auteur n'a pas voulu s'enrichir.

DROLERIES

Un condamné à mort arrive devant la potence.

La vue de cet instrument lui inspire une répulsion qu'il ne cherche pas à dissimuler. Il pousse des cris et se débat aux mains du bourreau.

Pendant ce temps, la foule s'impatiente. A la fin l'exécuteur, agacé, prend le condamné par le bras et d'un ton sévère :

— Savez-vous ce qui va arriver avec vos simagrées ? Vous serez mal pendu et vous laisserez une mauvaise réputation...

Le docteur X... est un chirurgien de talent, mais très rude et très brutal.

L'autre jour, il fait à un de nos amis, le comte de R..., une opération longue et douloureuse.

— Vous devez, dit-il, en essayant ses instruments, me prendre pour un boucher.

— Oh ! non pas ! gémit le patient, les bouchers tuent avant d'écouter.

Au cimetière.
— Ah... tu es venu à l'enterrement de ton médecin... C'est bien, mais ils sont bien rares maintenant les malades reconnaissants...

— Dame ! tu comprends, je m'attendais si peu à ce que ce soit moi qui l'enterre !

— Je me demande, disait un jour une jeune fille, pourquoi l'hymen est toujours représenté avec une torche ?

— Tout simplement, répondit un vieux garçon, pour prouver qu'il en a eu de se marier.

Pourquoi les femmes maigres sont-elles généralement plus aimantes que les femmes grasses ?

— Parce que leur mari, lorsqu'elles le prennent entre leurs bras, est plus près de leur cœur...

Une idée à creuser pour nos médecins français.

Un de leurs confrères d'Australie — d'un esprit entreprenant — annonce dans les journaux :

« Je payerai la moitié des frais d'enterrement dans le cas où je ne réussirai pas ! »

On annonce à la petite Charlotte qu'elle vient d'avoir un petit frère.

— Oh ! quel bonheur ! s'écrie-t-elle.

Puis se tournant vers le porteur de la bonne nouvelle :

— Est-ce que maman le sait ?

UN BON TRUC

Voulez-vous voir un visage désappointé ? Prenez votre billet pour une gare où il y ait un bon buffet. Il y en a.

On sait aussi que la température des mots est calculée de façon qu'on ne puisse pas y toucher.

Vous vous asseyez et laissez refroidir votre potage.

Le maître d'hôtel :

— Mais, monsieur, la cloche va sonner.

— N'importe. Je descends ici !

Les discours au peuple sont de longues tartines où il n'y a pas de pain.

Au bal, moins on est vêtu, plus on est habillé.

Sur le sein de l'épouse on écrase l'époux.

La vache pâtit en paix dans ces gras pâturages.

Quoi ! je ne t'ai point dit qu'elle était ma querelle.

— Nous avons un ciel serein.
— Mettez-le en cage.

Pourquoi ne faut-il jamais faire attendre une jolie femme qui met son corsot ? Parce qu'elle se lace en vous attendant.

EPITAPHE

Où-dessous gît un grand seigneur
Qui de son vivant nous apprit
Qu'un homme peut vivre sans cœur,
Et mourir sans rendre l'esprit.

On félicitait le grand orateur Berryer de son admission à l'Académie :

— Oh ! dit-il, ces messieurs n'ont pas été exigeants ; je n'ai eu qu'à parler.

COUSIN BARBICHOT

I

Quand les époux Malenpied, rentiers aux Batignolles, reçurent la lettre par laquelle le cousin Barbichot leur annonçait son arrivée à Paris, il se regardèrent, consternés.

Impossible d'éviter le cousin Barbichot ! Plusieurs années de suite, Malenpied était allé chez lui faire l'ouverture de la chasse ; il avait été reçu à cœur ouvert. Les Malenpied ne pouvaient se dispenser de lui rendre son hospitalité. Quelle tuile !

Non pas que les Malenpied fussent, le moins du monde, avareux ! Peu leur importait le surcroît de dépenses qu'allait leur occasionner le séjour du cousin. Mais c'étaient des gens méticuleux, tenant à leurs aises et que le plus petit objet dérangé, le moindre grain de poussière sur un meuble faisaient tomber en pâmoison. Mme Malenpied, surtout, frémissait à l'idée que son cher petit intérieur si coquet, si propre, si reluisant, allait être en proie au cousin Barbichot, un grand diable de Normand, haut en couleur, buvant sec ; criant fort, intrépide chasseur toujours gâté de cuir. Elle voyait déjà les pieds boueux du Nemrod allongés sur tous les fauteuils !... Mais, encore une fois, il était impossible d'évincer Barbichot.

— Félicie, dit-elle à sa femme de chambre, vous mettez des housses partout.

Et elle ajouta, en regardant son mari avec un soupir lamentable :

— Pourvu qu'il n'amène pas ses chiens, juste ciel !

II

Barbichot n'amena pas ses chiens. Il se conduisit même d'une façon très convenable. Son seul tort fut de se croire obligé de pincer amicalement le menton de Félicie qui lui avait ouvert la porte.

A part cette petite familiarité sans conséquence, il fut parfait. Il n'écrasa qu'un doigt à Malenpied en lui serrant trop cordialement la main, embrassa la cousine sans la dépeigner outre mesure et ses gros souliers ferrés ne firent au tapis qu'un seul accroc, un seul ! Sachant les époux Malenpied très pointilleux sur le cérémonial, il s'était juré de s'observer et il s'observait.

Il poussa même la distraction jusqu'à chercher une cachette pour dissimuler sa pipe, une pipe merveilleusement culottée dont le tuyau, émergent avec ostentation de la poche de son veston de velours à côtes, pouvait froisser désagréablement la vue de la maîtresse du logis. Il avisa un petit coffre sur le piano et y déposa furtivement *Virginie*, c'était le nom d'amitié qu'il donnait à sa pipe. — Il est vrai que ce coffre n'était autre qu'une boîte à gants, en bois de senteur, mais il faut ajouter, à la décharge du cousin, que Barbichot ignorait absolument cette particularité.

Bref, Mme Malenpied estima que le premier choc n'avait pas été aussi terrible qu'elle l'aurait supposé. Bien entendu, elle était loin de se douter où *Virginie* avait élu domicile.

On se mit à table, Barbichot fit honneur au repas, mangea bien, but encore mieux et manifesta le plus profond dédain pour la carafe.

Ce récipient lui procura même l'occasion de placer un mot d'esprit d'une délicatesse tout à fait attique.

— Vous buvez d'ça, cousine ? dit-il en voyant Mme Malenpied se servir de l'eau, V's êtes donc une *guernouille* ?...

Malgré le rire retentissant dont il assaisonna sa plaisanterie, cette épithète de « guernouille » appliquée à la rigide et vertueuse personne qu'était Mme Malenpied n'avait rien de particulièrement flatteur, mais Barbichot n'y entendait pas malice et Mme Malenpied eut le bon esprit de faire la sourde oreille.

Enfin, le dîner s'acheva sans autre anicroche qu'une légère incartade de Barbichot, qui avait la déplorable manie de lancer sous la table ses os à peine rongés.

Au premier os, Mme Malenpied tressa ; au deuxième, elle sursauta ; au troisième, elle somma Félicie pour lui faire ramasser ces débris.

Barbichot s'excusa, tout confus.

— C'est plus fort que moi ! dit-il. A la ferme, j'os si tellement l'habitude d'y jeter l's os à nos chiens.

— Nous n'avons pas de chiens ici, fit sèchement Mme Malenpied, qui n'avait pas encore digéré « guernouille ».

Le cousin eut l'air si penaud que Malenpied ne put qu'à grand-peine ramener la gaieté sur son visage. De son côté, Mme Malenpied, regrettant la vivacité de sa riposte, se mit en frais d'amabilité. En un mot, le mari et la femme se montrèrent si empressés, si prévenants que l'incident des os sous la table fut oublié. Même après le repas, quand on fut passé au salon pour le café, Mme Malenpied poussa la gracieuseté jusqu'à proposer au cousin de lui faire un peu de musique

— A vot' volonté, cousine, fit obligeamment Barbichot. Si j' m'endors, vous m' réveillerez, cousin Malenpied !

III

Malgré cette réponse dépourvue d'artifice, Mme Malenpied se mit au piano. En allumant les bougies des appliques, elle renifla, flairant l'air du côté du coffret placé sur le buffet de l'instrument.

— Quelle drôle d'odeur !

— J' sais c' que c'est, cousine... C'est *Virginie* !... dit tranquillement Barbichot.

Stupéfaction de la cousine, quand elle vit le cousin extraire d'entre ses gants parfumés un horrible brûlé-gueule tout noir !

Mais Mme Malenpied était maintenant résignée à tous les supplices. Elle leva les yeux au ciel comme une martyre livrée aux bêtes, et voyant Barbichot remettre avec regret *Virginie* dans sa poche :

— Oh ! vous pouvez fumer, soupira-t-elle mélancoliquement.

— Vrai ! ça ne vous gêne point ? s'écria Barbichot radieux.

Et pendant que Mme Malenpied commençait de pianoter, que Malenpied posait sur le guéridon un flacon de chartreuse, Barbichot se cala dans son fauteuil, bourra méthodiquement sa pipe, l'alluma et se mit à tirer béatement de formidables bouffées, bénissant cette bonne cousine qui lui permettait de fumer, mais se jurant bien, *in petto*, de se surveiller sévèrement pour ne pas commettre une incongruité semblable à celle du dîner.

Aussi, au lieu d'expectorer à grand fracas, suivant son habitude, il crachait d'une façon très distinguée, sans bruit, poliment, comme on crache dans le grand monde, en plein sur le parquet ciré, à droite de son fauteuil.

Malenpied, sans mot dire, poussa discrètement un crachoir près de Barbichot, un joli crachoir en acajou verni, nickelé à l'intérieur.

Quand le cousin se pencha avec précaution pour cracher et qu'il aperçut cet ustensile inconnu, il se détourna et cracha à gauche.

Malenpied poussa le crachoir à gauche, Barbichot cracha à droite ; il le remit à droite, Barbichot cracha à gauche.

Ce petit chassé-croisé dura quelques minutes. Pendant ce temps-là, Mme Malenpied, au piano, miaulait :

Roses joliettes,
Humbles pâquerettes,
Voici le printemps...

A ce moment, Barbichot qui, pour la dixième fois trouvait le crachoir sous son nez, interrompit la chanteuse en s'écriant, impatienté :

— Que diable ! cousin, r'tirez donc vot' petit meuble de là !... J' vas finir par cracher d'dans sans l' faire exprès !

MICHEL THIVARS.

OPINIONS DE LA PRESSE

LE "CANARD"

Le Canard vient de reparaitre toujours aussi gai et aussi canayen.

Berthelot n'a rien perdu de sa verve et de sa bonhomie, il nous fait force promesses et il est de taille à les tenir largement.

Trois bonnes caricatures ornent le premier numéro où Berthelot nous annonce qu'il s'est assuré, comme toute gazette qui se respecte, la collaboration d'un membre distingué du clergé. — *La Patrie*.

UN PEU DE GAÏÉTÉ

La Presse vient de recevoir le premier numéro du *Canard* ressuscité par notre joyeux et spirituel confrère H. Berthelot. Ce premier numéro prouve que la gaieté de bon aloi n'a pas été étouffée à Montréal par les discussions aussi sérieuses qu'oisieuses de ces derniers temps. *Le Canard* est illustré de gravures excellentes, ce qui ne peut que grandement contribuer à son succès.

Bonne chance au nouveau venu. — *Presse*.

Le Canard de M. Berthelot nous est arrivé ce matin, sous un plumage fin-de-siècle et plein d'intentions faciles à comprendre. *Le Canard* est un de ces amis qui sont toujours certains de retrouver chaude la place occupée jadis. — *Le Monde*.

A NEW COMIC WEEKLY

Le Canard is the title of a new French-Canadian comic weekly published in this city. Already it gives promise of becoming very popular. The caricatures are very funny, while the cartoons on local subjects are intensely interesting. The reading matter is also of a high character. M. H. Berthelot is the editor. — *Star*.

The Witness, après les compliments d'usage, reproduit notre article sur la nouvelle loi des licences.

Les remerciements du CANARD aux confrères.

CONFÉRENCE DE BUIES

Les opuscles suivants d'Arthur Buies sont en vente à Montréal : *Les Rémunérations et Les Jeunes Barbares* chez Jos. Fortier, rue St-Jacques. — *Au Portique des Laurentides*, chez M. Valois, et Trudel & Demers, rue Notre-Dame, et *Québec en 1900* chez Granger & Frères, rue Notre-Dame.

PARC SOHMER

N'oubliez pas qu'au Parc Sohmer il se donne régulièrement tous les dimanches à 3 et 8 p.m. des représentations par des artistes, chanteurs, gymnastes, acrobates, danseurs, des célébrités en renom qui ont fait leur marque dans les grandes salles d'amusement de l'Europe et des États-Unis.

Le pavillon est toujours chauffé à la température de l'été.

Hotel Riendeau

La maison par excellence pour les touristes. Balcons et terrasse. Vastes salons, chambres richement meublées. Service de première classe.

En face de l'Hôtel de Ville et du Palais de Justice.

A quelques pas des bateaux et des gares de chemins de fer.

58 et 60 Place Jacques-Cartier,
JOS RIENDEAU,
PROPRIÉTAIRE.

DEGUSTATION FASHIONABLE

Restaurant de JOS. PONT

NO. 63 RUE ST-JACQUES

Spécialité de Liqueurs les plus pures
Cigares des meilleures marques

À ce Restaurant on ne tient aucune liqueur de seconde qualité.

Belle Installation

MM. MATHIEU FRERES

NEGOCIANTS DE VINS

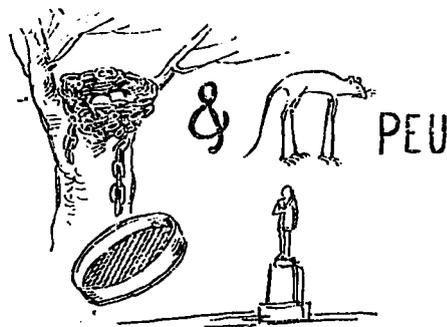
Occupent aujourd'hui leur nouveau magasin,
21 et 23 Rue De Brescoles

MM. MATHIEU FRERES sont les seuls Canadiens-français qui aient fait de leur négoce une spécialité importante.

Ils sont les agents spéciaux du Cognac la Grande Marque "Participation Charentaise".

Ils sont aussi les seuls agents pour le Whiskey Ecossais "Glen Scot" et pour le Champagne "Lemoine".

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER REBUS

Pierre qui roule n'amasse pas mousse

La première réponse a été donnée par Mad. C. Prud'homme, 78 rue Cadieux

Les personnes suivantes ont trouvé l'explication :

MM. D. L. Désaulniers, Montréal, Hercule Hamelin, Montréal, N. B. 204 Sanguinet, Mlle Ernestine, Archambault, Jos Aubé, Octave, Alfred Bouchard, Lévis, M. A. Dubord, Champlain, A. E. Hollé, Québec, J. Barnard, Trois Rivières, H. Rousseau, St-Jean, Jean Dusablon, St-Roch de Québec, J. E. Béland, Québec, Corinne Fortier (12 ans) Lévis, N. Guérard, Lévis, Arthur Archambault, Joliette, A. Guilmet, Québec, C. E. Nolet, Québec, Dame Octave Demers, Québec, Mlle Bella Plamondon, Québec, Mlle Eva Vienno-Michaud, Québec, F. X. J. Perreault, Fall River.